

Pour ma part, je pense que Jacques avait du bon sens : à rien ne servent les genuflexions, les beaux élans de foi, la belle théologie, la grandeur spirituelle si je reste totalement indifférent aux conditions de vie de mon voisin.

Je crois que la vie est d'abord question de subsistance, de préservation : se nourrir, se vêtir, se loger, s'éduquer. Avant toute chose. C'est en un mot ce que dit Jacques : "Si un frère ou une sœur n'ont rien à se mettre et pas de quoi manger tous les jours et que l'un de vous leur dise : « Allez en paix, mettez-vous au chaud et bon appétit », sans que vous leur donniez de quoi subsister, à quoi bon ? " Avant vos prières, prenez soin des douleurs de votre frère, votre sœur. Bon sens.

Vous savez que Luther disait de cette épître qu'elle est de "paille", sans valeur. Lui, le tenant de la justification gratuite, de la foi sans les oeuvres ne pouvait pas entendre, voire vomissait ce propos de Jacques "...je tirerai de mes oeuvres les preuves de ma foi". "Les oeuvres prouvent la foi", insupportable pour Luther qui a rappelé non sans raison l'amour total de Dieu pour ceux et celles qui reconnaissent en Jésus le Sauveur et Seigneur: qui que nous soyons, quoi que nous ayons fait, qu'importe d'où nous venons et même qu'elles que soient nos actions, nous sommes aimés de Dieu inconditionnellement dans la foi au Christ. Toutes nos meilleures actions n'ont aucun poids devant ce fait parce que l'amour de Dieu est gratuit, ce n'est pas un donnant-donnant. C'est ici la question du religieux : le religieux est celui qui s'approche de Dieu par son action, ses bonnes actions, essayer de devenir un saint.

La Réforme et surtout Jésus et Paul quand il en a fait la synthèse, ont rappelé que Dieu nous aime sans condition, sans "faire" de notre part. Le salut ne se mérite pas, il est don, il est grâce.

Et pourtant je persiste à penser que Jacques n'a pas tort : nos plus beaux élans de foi, nos plus belles vertus spirituelles et théologiques en matière de foi ne pèsent pas lourd devant la détresse de mon prochain.

Comment réconcilier ces 2 positions? Comment les réunir?

D'abord distinguer la question de la justification par la foi, gratuite donc, sans mérite de notre part qui porte sur le salut. Devenir enfant de Dieu, entrer dans cette démarche spirituelle, s'ouvrir à la vie éternelle c'est affirmer que nous n'y sommes pour rien, Dieu nous aime sans condition. Le salut gratuit.

Mais cela dit et acquis, tout de suite après la question éthique se pose : aime ton prochain comme toi même. Rien à voir avec le salut mais tout à voir pour le bien être de mon frère, ma soeur. La vie éternelle est une chose, la solidarité, le service, l'entraide en sont une autre. Pour le dire autrement ma relation à Dieu n'a rien à voir avec l'éthique et l'action bonne mais Dieu me rappelle sans cesse et toujours que je ne vis pas sans les autres et que la vie est faite de solidarité.

Et puis il y a une autre remarque à faire, elle porte sur le sens de la croix. La

Passion, la croix est le lieu de l'absurde, de l'insensé, le lieu de la mort de Dieu. La croix est la quintessence de la question du mal, de la souffrance, bien sûr de la mort. C'est l'absurde, l'énigme du mal. Jésus criant "Mon Dieu, Mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné?"

C'est alors aussi le lieu du service, de la diaconie. Il y a une christologie de la diaconie, du service. Cette notion de service est bien plus importante qu'il n'y paraît : la croix en rend compte.

Le cri de Jésus est le même que le cri de cet homme syrien, vedette malgré lui des médias par le décès de ses 2 enfants et de sa femme.

Le cri de Jésus est le même que celui de cette femme qui élève seule ses 3 enfants et qui se demande comment va-t-elle encore pourvoir les nourrir et se loger jusqu'à la fin du mois.

Le cri de Jésus est celui de ce vagabond parcourant les rues de la ville sans toit, sale, déchet humain qui n'en peut plus de sa condition, trop faible pour affronter notre société impitoyable.

Le cri de Jésus est celui de ce jeune qui se demande quel avenir lui promet ce monde qui ne propose pas de travail, voit bien combien tout se paye parce que l'argent est roi et que les âmes bien pensantes n'hésitent pas à proposer des loyers prohibitifs et même qu'il vaut mieux être filou et malhonnête pour réussir.

Jacques, dans son épître, fait aussi référence au cri de Jésus et à tous les cris de nos contemporains. C'est le cri de désespoir. A la croix, le désespoir s'exprime, de Dieu et du monde mais aussi de soi-même. Le désespoir conduit habituellement le sujet à se fonder sur lui-même, dans une sorte de crispation ultime se posant en résistance au désespoir lui-même. Se sauver soi-même.

Or la foi est l'abandon de sa propre volonté en s'en remettant à Dieu. La croix conduit à désespérer même de soi en se laissant "tomber" entre les mains de Dieu. Le désespoir peut paradoxalement amener à la foi dans la mesure où l'on reconnaît que l'on ne peut pas s'en sortir soi-même mais que l'on fait confiance à un autre.

Dieu entend le cri, Dieu n'est pas sourd à la souffrance. Le désespéré, dans l'abandon même à sa propre vie "tombe" dans les mains de Dieu car il est toujours au bout du désespoir. C'est en tout les cas ce dont nous devrions témoigner; nous devons être sur la route des désespérés. La solidarité, l'entraide, le service sont les autres mots pour désigner cette confiance en Dieu, cet abandon à son amour.

Quand Jacques parle de son frère sa sœur qui n'ont rien à se mettre ni de quoi manger, il souligne du doigt le désespoir de cet homme, cette femme, désespoir ultime, mortifère. Et il donne la clé : au bout de ce désespoir il y a un Dieu aimant en qui l'on peut faire confiance et cette confiance en Dieu elle est rendue visible par nos gestes de solidarité, de service, de compassion.

L'amour de Dieu se voit dans l'amour que nous avons les uns pour les autres. Il y a donc une importance théologique au service. Il ne donne pas le salut mais il en est la conséquence obligatoire et directe. C'est, je crois aussi, ce qui nous oblige face à la

détresse de tous ces migrants sur nos côtes. Théologiquement et humainement.

Nos convictions spirituelles et théologiques ne sont jamais à dissocier de nos responsabilités et nos engagements humains. C'est ce que nous rappelle Jacques.

Amen